



Stephen A. Bourque

AU-DELA DES PLAGES

LA GUERRE DES ALLIÉS
CONTRE LA FRANCE

PASSÉS / COMPOSÉS

Au-delà des plages

LA GUERRE DES ALLIÉS CONTRE LA FRANCE

Stephen Alan Bourque

Au-delà des plages

LA GUERRE DES ALLIÉS CONTRE LA FRANCE

**Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Simon Duran**

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN 978-2-3793-3055-1

Dépôt légal - 1^{re} édition : 2019, mars

© Passés Composés /Humensis, 2019
170 bis, boulevard du Montparnasse 75014 Paris

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sommaire

Préface.....	9
Chapitre 1. Un récit absent.....	13
Chapitre 2. L'environnement opérationnel.....	35
Chapitre 3. Le commandement du général Eisenhower.....	63
Chapitre 4. Ports et aérodromes.....	99
Chapitre 5. L'industrie.....	127
Chapitre 6. L'Opération Crossbow.....	149
Chapitre 7. L'opération Fortitude.....	175
Chapitre 8. Les centres ferroviaires.....	195
Chapitre 9. Les ponts.....	231
Chapitre 10. Le Débarquement.....	261
Chapitre 11. Les villes.....	295
Conclusion.....	321
Notes.....	335
Annexes.....	381
Bibliographie.....	391
Remerciements.....	411

Préface

À l'été 2007, tandis que je prenais mon petit déjeuner en gare de Metz, je remarquai une grande plaque de marbre scellée dans un mur. La ville y avait fait inscrire les noms de plusieurs centaines de travailleurs du rail tués par des bombardements aériens au cours de la Seconde Guerre mondiale. À lire ce texte, on comprenait clairement que les bombes avaient été larguées par les forces de l'air américaines, britanniques et canadiennes. Il ne m'était tout simplement jamais venu à l'esprit que le camp du « bien », pendant qu'il s'employait à extirper d'Europe le mal nazi, avait pu se rendre responsable de la mort de tant de civils appartenant à une nation certes occupée, mais amie. Je me considérais pourtant raisonnablement instruit sur l'histoire de ce conflit, d'autant plus que j'avais dirigé une étude de terrain sur les plages de Normandie et parcouru les routes empruntées par les forces américaines au cours de l'opération Cobra. À l'évidence, certains détails m'avaient échappé. Intrigué, je décidai d'aller faire un tour dans la librairie locale. J'y trouvai le livre du journaliste français Eddy Florentin, *Quand les Alliés bombardaient la France*, publié en 1997¹. Voué à faire sensation, ce récit de la guerre aérienne se contente d'établir la liste des attaques les plus importantes menées depuis les airs contre des villes et des villages français en proposant fort peu d'analyses expliquant pourquoi et comment elles eurent lieu. De retour aux États-Unis, passant en revue les ouvrages de ma bibliothèque, je ne trouvai pas plus d'études sur la guerre aérienne en France, excepté sur la question de l'imprécision des bombardements pendant le Débarquement et celle des centres ferroviaires

visés dans le cadre du plan Transport. Il n'y avait là rien qui pût prétendre à l'exhaustivité dont faisait preuve le livre, pourtant décousu, d'Eddy Florentin. Hormis le résumé des débats soulevés par les bombardements des gares de triage, il n'y était jamais question des pertes civiles françaises. C'est ainsi que débuta ma longue enquête sur les causes, les modalités et les effets des opérations aériennes alliées en France. Mon intention était de pouvoir répondre à deux questions relativement simples : que s'est-il passé et pourquoi ?

J'ai ainsi découvert que les forces armées des États-Unis et du Commonwealth, dans le cadre de la campagne en Europe occidentale contre l'Allemagne nazie, menèrent sans le vouloir, il y a soixante-quinze ans de cela, une guerre aérienne contre la France. Les bombardements eurent lieu pendant cinq longues années, en particulier autour des aérodromes et des ports. Après janvier 1944, les Alliés se mirent à cibler la plupart des centres urbains, des petites villes et même des villages isolés. Quand ils eurent expulsé les Allemands du pays, les avions de l'US Army Air Force (USAAF, « les forces aériennes de l'armée de terre des États-Unis ») et de la Royal Air Force britannique avaient tué plus de civils français – environ 60 000 – au moyen de bombardements aériens, à haute altitude ou en piqué, de tirs de roquettes et de mitraillage, que les Allemands n'en avaient tué en Grande-Bretagne au cours de la même période. Malheureusement pour les Français, les attaques aériennes conduites par les Alliés furent bien plus importantes, méthodiques et efficaces que celles des Allemands et causèrent plus de dommages matériels dans les villes, les ports et sur le réseau ferroviaire du pays². Partout à travers la France, des monuments attestent de la réalité de ces attaques, et souvent ils nomment les victimes de la même manière que le font ceux qui célèbrent la mémoire des soldats tués au combat. Journaux locaux et associations signalent au public l'approche du jour anniversaire de tel ou tel grand raid aérien. Enfin, les cimetières où reposent parfois des familles entières sont la manifestation tangible de la souffrance endurée par les individus et les communautés.

Si les destructions infligées par les opérations aériennes furent d'une ampleur bien moindre en France qu'en Allemagne et au

Préface

Japon, il est important de se souvenir que les Alliés voyaient dans la France un pays ami et occupé attendant sa libération. Ce qui rend cette guerre aérienne intéressante tient à ce que son échelle, sa nature et ses effets sont méconnus. Elle fut non seulement de grande ampleur, mais elle faisait entièrement partie du plan directeur allié que dirigeait le commandant suprême des forces alliées, le général Dwight D. Eisenhower, avec pour objectif spécifique d'assurer le succès de l'opération Neptune, c'est-à-dire l'établissement d'une tête de pont dans les départements français du Calvados et de la Manche pour y regrouper les forces alliées.

Le présent livre voudrait replacer la guerre de bombardement contre la France dans le contexte de l'opération Overlord. Comment les opérations aériennes alliées s'intégraient-elles dans les plans d'invasion de l'Europe en 1944 ? Quelles furent leurs cibles ? À quoi ressemblait la vie des civils sous les bombes ? Question plus importante et plus difficile : quels enseignements peut-on en tirer à notre époque ? Je n'ai certes pas la place de consacrer ici vingt pages à l'histoire de France, à l'essor de la puissance aérienne ou aux principaux protagonistes concernés. Quant à ceux qui connaissent le détail des événements, j'espère qu'ils s'appuieront sur les notes et la bibliographie pour explorer l'histoire si riche de cette période. S'agissant des Français qui ont vécu les bombardements, la documentation est inégale. Dans certains cas, comme à Caen, les archives sont dotées d'un ensemble impressionnant de témoignages, à la disposition de tous les chercheurs. Dans d'autres villes, ces récits, quand ils existent, se trouvent entre les mains des historiens locaux. Il peut en résulter une connaissance imparfaite de l'ampleur et des effets des bombardements. Néanmoins, il nous est impossible ici d'étudier chaque mission et chaque cible visée ; nous ne pouvons proposer qu'une étude générale. J'espère qu'elle fournira à d'autres un point d'appui pour entamer de nouvelles recherches consacrées à cet enchaînement complexe d'événements.

Sur le plan pratique, il n'était pas facile pour un américain d'écrire un tel livre. Si les documents relatifs à la planification des opérations sont disponibles dans les archives nationales américaine et britannique, les chercheurs qui veulent connaître les

Au-delà des plages

détails des bombardements doivent se rendre sur place, là où ils se sont produits. Les rapports, officiels ou non, rendant compte des dommages subis par les communautés sont conservés dans l'une ou l'autre des quatre-vingt-quinze bibliothèques départementales, ou dans l'une des nombreuses archives ou bibliothèques municipales que possèdent presque toutes les villes de taille moyenne. Comme je n'ai pu visiter qu'une poignée de ces excellents lieux de conservation, une bonne partie des matériaux sur lesquels je m'appuie sont issus de la recherche historique locale. Ce livre est donc tributaire de la passion avec laquelle les historiens locaux ont entrepris de narrer la vie de leurs parents et grands-parents pendant cette période difficile.

Tous les chiffres que je fournis, qu'ils concernent la quantité de bombes larguées et d'avions utilisés ou le nombre de victimes, proviennent des meilleures sources disponibles. Les estimations varient énormément, en particulier en ce qui concerne le bilan des victimes. De même, certaines cibles font parfois l'objet de débats, des rapports officiels pouvant faire état d'une attaque dans telle ou telle ville alors que les autorités locales assurent qu'elle eut lieu ailleurs, dans les environs. Certaines localités peuvent figurer dans la liste des centres ferroviaires bombardés alors qu'elles furent attaquées en raison d'un pont qui se trouvait à proximité. Espérons que les historiens continueront à enquêter et apporter des précisions à nos connaissances.

CHAPITRE 1

Un récit absent

Au printemps 1944, Michelle Chapron, alors âgée de treize ans, résidait dans une pension de la rue Verrier à Saint-Lô, tout juste à l'est du centre-ville. La préfecture du département de la Manche abritait les écoles dont étaient dépourvues les villes de moindre importance. Michelle était originaire de l'une d'entre elles, Carentan, à trente-cinq kilomètres de là, non loin de la côte. Sa logeuse, Simone Gravey, trente-quatre ans, se démenait pour s'en sortir sous l'occupation allemande en louant à des étudiants ou des enseignants de passage les chambres libres de sa maison. Comme des millions d'autres femmes, Simone avait la vie dure. Depuis que son mari n'était plus là, il lui fallait affronter seule le quotidien avec ses quatre jeunes enfants – Jean, Georgette, Yves et Geneviève, respectivement âgés de huit, six, trois et deux ans. Les Allemands avaient jeté son homme en prison, coupable d'avoir tenté d'échapper au STO, le Service du travail obligatoire mis en place par le régime d'occupation. Ce printemps-là, parmi les autres pensionnaires se trouvaient Augustine Barbier, soixante ans, qui enseignait dans l'école locale, et sa fille Yvonne, trente ans. Un homme employé comme instructeur venait également de prendre une chambre dans la petite maison. Michelle n'avait pas encore eu le temps de faire sa connaissance. Le 5 juin 1944, après avoir passé une semaine dans sa famille, elle était de retour dans sa chambre. Il lui fallait se préparer aux cours qui reprenaient le lendemain. Réveillée dans la nuit par les bruits du débarquement qui lui parvenaient de la côte, excitée, elle fut incapable de retrouver le sommeil. Elle se hâta de gagner son école le matin suivant,

mais à son arrivée le principal lui dit : « l'école est fermée, c'est le débarquement ! » Après être passée rue Verrier pour récupérer quelques affaires, elle traversa la ville en courant pour rejoindre sa grand-mère qui vivait rue Falourdel, dans un autre quartier. Il lui fallut un bon moment pour parcourir la distance qui la séparait de la maison de sa grand-mère et grimper la colline qui y menait. Elle arriva vers midi. Sa tante Hélène étant également de visite, les trois générations de femmes passèrent la journée à essayer de comprendre ce qui se produisait autour d'elles et sur la côte. Un peu avant huit heures du soir, plusieurs bombardiers surgirent dans le ciel au-dessus de Saint-Lô, et les trois femmes contemplèrent avec horreur l'ancienne ville en proie aux flammes. Michelle apprit plus tard que ses co-pensionnaires, la famille Gravey et 350 autres de ses concitoyens avaient été tués par les bombes. Jamais elle n'oublia cette nuit épouvantable¹.

À Lisieux, 135 kilomètres plus à l'est, J.-P. Cordier, alors âgé de six ans, avait enfilé son pyjama et s'apprêtait à se coucher. Quarante ans plus tard, lorsqu'il écrira sur les événements, il se souviendra de ses parents discutant de l'opportunité de fuir la ville pour échapper aux bombardements qui s'annonçaient. Tout le monde savait qu'une invasion se préparait, des avions avaient même largué des tracts exhortant les habitants à évacuer la ville. Mais sa mère était enceinte, et son père avait décidé qu'il valait mieux s'abriter dans la partie la plus sûre de la maison. Quand ils entendirent les bombardiers s'approcher de la ville, ses parents, conformément aux exercices de routine, emmenèrent toute la famille dans l'abri de fortune aménagé au sous-sol, dans le centre du bâtiment, sous l'escalier, qui paraissait offrir la meilleure protection. Soudain, les bombes se mirent à exploser dehors. L'une d'entre elles détruisit le mur arrière de la maison, et le petit J.-P. perdit connaissance. Il se souviendra s'être brièvement réveillé, avoir demandé de l'eau et entendu sa mère lui répondre. Puis il s'évanouit de nouveau et, apparemment, resta inconscient pendant plusieurs heures. Son voisin, apprit-il plus tard, le sortit des décombres et l'emmena de l'autre côté de la rue, dans une maison restée intacte. Des élèves du séminaire, qui recherchaient les survivants, le transportèrent jusqu'à l'hôpital de la ville. Il se rappellera ensuite avoir, dans son délire, disputé les

infirmières qui découpaient ses chaussettes neuves pour dégager ses pieds ensanglantés. Quand il se réveilla enfin, il se trouvait toujours à l'hôpital, avec sa sœur, blessée elle aussi. Ses deux parents étaient morts, les médecins l'avaient amputé d'une jambe et sa maison avait été réduite en cendre. Hormis sa sœur, il n'avait plus rien au monde. Avec ses parents, au moins quarante Lexoviens – c'est ainsi que se font appeler les habitants de la ville – étaient morts, les blessés étant bien plus nombreux encore².

Cent kilomètres plus à l'est encore, le journaliste Gontran Pailhès parcourait les ruines de sa chère Rouen. Pendant plus d'une semaine, la « semaine rouge » ainsi que la baptiseraient plus tard les habitants, la 9^e force aérienne de l'armée de l'air des États-Unis avait attaqué les trois ponts reliant, de part et d'autre de la Seine, les deux secteurs de cette cité ancienne. Les bombardiers moyens et les chasseurs-bombardiers avaient manqué de précision, et il ne restait sur les berges du fleuve plus grand-chose qui indiquât qu'auparavant, on y vivait et travaillait. De très grande ampleur, les destructions ne furent pas causées uniquement par les bombardiers américains. À la mi-avril, le *Bomber Command* de la Royal Air Force passa près d'une heure à détruire une bonne partie du centre-ville, tuant au passage plus de neuf cents civils à Rouen même ou dans sa périphérie, ce qui s'ajoutait aux destructions causées en 1940, quand une autre partie de la ville avait été brûlée au moment de l'avancée des armées allemandes. Près de trois cents Rouennais avait péri au cours de la semaine précédente, et la population n'avait eu de répit que lorsque l'aviation américaine avait cessé de bombarder la ville pour appuyer les opérations de débarquement. Les attaques aériennes s'étaient poursuivies jusqu'à ce que l'armée canadienne eût expulsé les Allemands de Rouen, à la fin du mois d'août 1944. Dans l'esprit de ceux qui avaient survécu, il y avait clairement quelque chose de barbare dans la manière dont les forces américaines et britanniques avaient agressé leur ville³.

Ce livre se donne pour objectif d'étudier la guerre aérienne menée contre la France dans le cadre de l'opération Neptune, phase de débarquement de l'opération Overlord, autrement

appelée bataille de Normandie. En raison de la nature de l'offensive menée, cependant, il nous est souvent apparu nécessaire de revisiter les événements survenus auparavant et plus tard dans la guerre selon trois perspectives différentes. Chacune présente, sur la base d'une histoire commune, un récit, une vision et une mythologie qui lui sont propres. La vision prédominante est celle des chefs anglo-américains qui dirigèrent les opérations de débarquement au cours du printemps. Œuvrant depuis leurs vastes postes de commandement, situés à Londres ou dans la périphérie de Londres, ces officiers de l'armée de l'air ou de l'armée de terre s'occupaient de mener à bien les objectifs assignés aux opérations de bombardement. Ils s'entretenaient des conditions militaires qu'ils voulaient créer et de la meilleure manière d'y parvenir. Leur vision des choses s'appuyait sur les données historiques et la doctrine militaire. Mais il leur fallait aussi manier de nouveaux concepts, si bien qu'ils furent souvent empêtrés dans des batailles personnelles, que leur expérience, leur affectation militaire et leur état d'esprit nourrissaient. Exact du point de vue du commandement, et bien connu de ceux qui ont étudié le conflit, le récit qui en découle se concentre sur les hommes qui planifièrent et pilotèrent l'invasion.

La seconde perspective, et donc le deuxième récit, concerne les forces aériennes qui appuyèrent le débarquement à coups de bombes. Les opérations de bombardement contre Schweinfurt, Ratisbonne, Ploiesti, Dresde, Hambourg, Cologne et Berlin forment le cœur des récits britannique, américain et canadien. Les descriptions des traumatismes et des pertes excessives causées dans ces villes par les équipages de la 8^e force aérienne et par le *Bomber Command* sont chose familière à tout étudiant qui se penche sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. On sera toutefois surpris d'apprendre qu'entre janvier et août 1944, les bombardiers lourds des Alliés larguèrent 1 000 482 tonnes de bombes, dont seulement 26 % touchèrent leurs cibles en Allemagne et 15 % en Europe centrale. La France absorba plus de 45 % du tonnage (452 919 tonnes) et l'Italie, nation alliée depuis sa reddition en 1943, 14,4 % (144 521 tonnes)⁴. En outre, les bombardiers américains moyens et légers appartenant aux 9^e et 15^e forces aériennes, avaient déjà largué 148 032 tonnes de bombes sur le territoire

français au cours de l'année 1943, principalement entre mai et juillet. À la fin de la guerre, la France avait été touchée par 21 % de toutes les bombes américaines, contre 41 % pour l'Allemagne⁵.

Les attaques se déroulaient généralement sur des territoires peu défendus de l'Europe occupée, plutôt que d'être portées contre l'Allemagne elle-même. Celles qui touchèrent Boulogne-sur-Mer, Lille, Rouen, Amiens et Paris constituent le cœur de ce second récit. Par son ampleur et sa portée considérable, il offrira au lecteur une compréhension du caractère massif de la guerre industrielle au milieu du xx^e siècle. Les machines et le tonnage y prédominent.

Enfin, le troisième récit s'intéresse aux Français ordinaires qui vivaient près des cibles choisies à Londres et survolées par les équipages des forces aériennes les plus puissantes de l'époque. Ceux qui vécurent ces attaques allaient s'en souvenir toute leur vie, mais à l'échelle de la nation et une fois la guerre terminée, on ignore leur traumatisme pendant de nombreuses années. À l'issue de la guerre, les bombardements alliés et leurs conséquences rivalisaient avec les problèmes touchant la collaboration, le rôle de la Résistance, la Shoah, l'insatisfaction que les gouvernements d'après-guerre inspiraient aux communistes, les difficultés en Algérie ou le retour des prisonniers de guerre. Sans compter la nécessité de reconstruire et de rétablir la France. Comme le pays venait de connaître une guerre que l'on pouvait en substance qualifier de civile, personne ne s'avisait de toucher aux nombreuses plaies nationales qui venaient à peine de se refermer. Toutefois, au cours des vingt dernières années, les historiens français et les descendants de ceux qui vécurent les événements ont entrepris de réévaluer le conflit en général, et les bombardements en particulier. L'intérêt des Français pour le sujet continue de croître, tandis que le monde anglo-saxon demeure indifférent à l'ampleur et à la portée de la guerre que les Alliés menèrent contre la France.

Ces trois récits sont pratiquement inconnus des Américains. Leur est beaucoup plus familier le traitement de la guerre dans des films comme *Le Jour le plus long*, *Au-delà de la gloire*, *Patton*, *Il faut sauver le soldat Ryan*, ou dans des séries télévisées comme *Frères d'armes*. Les civils français que l'on voit apparaître dans ces œuvres, pour peu qu'il y en ait, se montrent coopératifs et

reconnaissants à l'égard des Alliés et du Débarquement. Certains appartiennent à la Résistance et combattent aux côtés de leurs libérateurs anglo-américains. D'autres s'efforcent de survivre dans leurs villages et leurs fermes. Rares sont les films et les livres qui nous montrent des secouristes et des pompiers tirant survivants et cadavres des décombres d'édifices détruits ou de cathédrales que des attaques aériennes ont livrées aux flammes, ou des enfants errant dans les rues à la recherche de leurs parents. Rares aussi sont les récits évoquant les victimes civiles touchées dans les villes, sur les plages ou dans les campagnes. Or, ce fut bien à cette réalité-là que des centaines de milliers de citoyens ordinaires furent confrontés.

La plupart des romans nationaux ont pour source des événements majeurs, que les spécialistes qualifient de *fondateurs* parce qu'ils représentent les fondations à partir desquelles les élites politiques, religieuses et culturelles parviennent à façonner leurs conceptions et la manière dont les populations voient le monde et se voient elles-mêmes. Il en va ainsi de la fondation des colonies anglaises, de la création de la Constitution des États-Unis, de la guerre de Sécession, de la conquête de l'Ouest et même de l'invention de la théorie de la « destinée manifeste* ». Les événements gagnent en complexité à mesure que les récits fondateurs qui en procèdent sont chargés d'expliquer l'insurrection des Philippines, la Première Guerre mondiale, l'attaque japonaise contre Pearl Harbor ou l'entrée en guerre des États-Unis au cours de la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands comptent au nombre de leurs récits majeurs la grandeur de l'empire bismarckien, la défaite inattendue lors de la Grande guerre et la montée du national-socialisme. Pour les Britanniques, il s'agit de la victoire contre l'Invincible Armada, ou de celle, décisive, du duc de Wellington à Waterloo, ou encore des sacrifices de la Grande guerre et de la bataille d'Angleterre. Les responsables politiques contribuent à l'édification du *récit de la guerre*, qui explique au peuple l'objet du conflit, expose son

* « *Manifest destiny* », expression idéologique célèbre aux États-Unis, apparue au XIX^e siècle, d'après laquelle les colons nord-américains auraient eu pour mission providentielle de poursuivre la conquête de l'Ouest jusqu'au Pacifique. (NdT)

contexte, identifie ses origines et la raison pour laquelle le gouvernement s'y est engagé⁶.

Le récit est un instrument puissant d'union nationale en ce qu'il procure une compréhension commune des événements. Il simplifie des faits et des actions complexes pour les rendre accessibles à tous. Il fournit une représentation générale des événements qui conserve assez de véracité pour être crédible. Il sert de fondement à la construction d'une réalité, vérité reçue et souvent sacrée qui entretient le lien entre les membres du groupe national. À bien des égards, il contribue à la création d'une communauté sociale. Pour ce qui concerne les événements militaires, ce récit éclaire le rôle de la nation et du peuple dans le contexte de l'histoire générale. Il dira par exemple que les « Japs » ont attaqué les États-Unis, pays pacifique, et que ceux-ci, jouant le rôle d'arsenal de la démocratie, ont répliqué, puis libéré les nations occupées. Il dira aussi que les Britanniques se sont échappés de Dunkerque pour ensuite se retrouver seuls lors la bataille d'Angleterre, seuls pour résister, contre toute attente, au Blitz, puis débarquer, rejoints par leurs cousins américains, sur le continent et libérer la population française et belge opprimée par l'occupant allemand. Les Allemands ont un tout autre récit, où figurent en bonne place le Traité de Versailles, les Juifs, les Bolchéviques et la Grande Dépression. Tous ces récits ne sont donc pas universels, et la population d'une région donnée, confrontée à des circonstances différentes, vit les choses autrement que dans telle autre région d'un même pays. Ainsi, par exemple, de nombreux soldats allemands qui combattirent uniquement sur le front russe ont, par rapport à ceux qui passèrent la plus grande partie de la guerre en Europe occidentale, une vision des choses fondamentalement différente. Les pilotes des bombardiers basés au Royaume-Uni, qui eurent à conduire plusieurs missions par semaine au-dessus de l'Europe occupée, ont une vision de la guerre différente de celle que pouvaient avoir les civils français et allemands qui n'avaient d'autre choix que de continuer à vivre sous les bombes.

Avec le temps, pour des raisons individuelles ou politiques, il arrive que le récit enjolive l'histoire au point de tourner au mythe national⁷. Les musées, les bibliothèques, les monuments et les

Au-delà des plages

systèmes scolaires publics contribuent à véhiculer ces interprétations. C'est ainsi que le récit anglo-américain du Jour J a produit le mythe de « la génération grandiose », dans lequel puisèrent les Américains, les Britanniques et les Canadiens pour donner du sens à la Seconde Guerre mondiale⁸. En son temps, Ronald Reagan résuma l'essentiel du point de vue anglo-américain dans le discours historique qu'il donna le 6 juin 1984 en Normandie. Ce matin-là, à la pointe du Hoc, lieu de combats acharnés en 1944, le président des États-Unis décrivit les actions spectaculaires menées par les Rangers sur les falaises dominant les plages du débarquement. Devant les caméras de télévision du monde entier, il s'adressa en ces termes aux anciens combattants assis devant lui :

Derrière moi se trouve le monument symbolisant les dagues que les Rangers enfoncèrent au sommet de ces falaises. Et devant moi se trouvent les hommes qui les y enfoncèrent.

Ce sont les gars de la pointe du Hoc. Ce sont les hommes qui ont pris cette falaise. Ce sont les champions qui ont contribué à la libération d'un continent. Ce sont les héros qui ont aidé à mettre un terme à la guerre⁹.

Après avoir prononcé ces mots, le président se rendit à Omaha Beach, où il parla à nouveau, avec cette fois les croix blanches du cimetière militaire en arrière-plan. Comme dans le discours précédent, Reagan émut son audience aux larmes. À ceux qui étaient présents ou qui l'écoutaient devant leur téléviseur, il exposa le contenu d'une lettre que lui avait adressée la fille du soldat Robert Zanatta, qui avait toujours souhaité retourner sur les lieux de la bataille. Prenant appui sur son discours précédent, le président résuma de la façon suivante le point de vue américain sur le second conflit mondial :

Quand des hommes comme le soldat Zanatta et toutes nos forces alliées se lancèrent à l'assaut des plages de Normandie il y a quarante ans de cela, ils ne venaient pas en conquérants, mais en libérateurs. Quand ces troupes se propagèrent à travers les campagnes françaises et dans les forêts de Belgique et du Luxembourg, ils ne venaient pas